Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 8 (1911)

Artikel: M. Aulard : historien de la révolution française
Autor: Guilland, Antoine
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-748536

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

M. AULARD HISTORIEN DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Aucun historien n'a donné une plus forte impulsion aux études sur la Révolution française que M. Alphonse Aulard. Voici plus de vingt-cinq ans qu'infatigable, il est sur la brèche, donnant l'exemple, incitant au travail, poussant aux recherches. Comme professeur, historien et publiciste, son activité a été et est encore considérable et son action puissante. Il suffit, pour s'en rendre compte, de comparer ce qui se faisait dans ce domaine en 1886, lorsqu'il débuta, avec ce qui se fait aujourd'hui [1]).

En 1886 on ne pouvait pas dire qu'on possédât une vraie histoire de la Révolution française. Les meilleures et les plus vantées étaient des œuvres de parti, écrites sous l'empire de passions et de préjugés divers. Albert Sorel n'avait publié que le premier volume de son admirable ouvrage, *l'Europe et la Révolution française*, où il s'efforce de replacer la Révolution dans le grand courant de l'histoire universelle. L'œuvre qui faisait alors loi, était *les Origines de la France contemporaine* de Taine dont les premiers volumes, *l'Ancien Régime* et *la Révolution*, venaient de paraître. Personne encore ne s'était avisé que ce travail de collectionneur qui choisit et écarte les faits au gré de la passion politique, n'était pas une œuvre scientifique sérieuse. Seuls deux critiques, Colani et Edmond Scherer, avaient osé l'insinuer, le premier en vérifiant certaines sources qu'il trouvait inexactes, le second en montrant que cette histoire qui ne nommait Mirabeau qu'en passant et qui ne consacrait que six lignes à l'œuvre durable de la Constituante, n'était pas l'œuvre d'un historien impartial, mais „d'un sectaire, d'un polémiste échauffé, d'un homme de parti et de parti-pris" [2]).

C'est à ce moment précisément que M. Aulard prend possession de sa chaire de professeur d'histoire de la Révolution à la Sorbonne. Cette chaire nouvelle fut, au début, assez mal acueillie.

---

[1]) Les élèves et les admirateurs de M. Aulard ont commémoré le 12 mars dernier à la Sorbonne cet anniversaire en lui offrant une médaille artistique d'Emile Vernier.

[2]) *Etudes sur la littérature contemporaine*, t. VII. Paris, Lévy, 1882.

De fondation municipale, les réactionnaires en concluaient qu'elle ne pouvait être qu'une chaire d'apologétique révolutionnaire. D'autres, plus modérés, doutaient de son utilité. La Révolution française, disaient-ils, n'est-elle pas un événement comme les autres et mérite-t-elle d'être étudiée à part? Ces gens rééditaient sans s'en douter la thèse de l'historien prussien Sybel qui disait que la Révolution n'a pas une importance plus grande que le partage de la Pologne ou la destruction du Saint Empire germanique. M. Aulard était d'avis différent.

> Même si on limite la Révolution à l'espace compris entre la convocation des Etats Généraux et le coup d'Etat du 18 brumaire, disait-il, ces dix années ne sont-elles pas plus fécondes en événements que les deux siècles précédents? Ces dix années ne marquent-elles pas la fin d'un monde et, avec la promulgation des droits de l'homme, l'ouverture d'un ordre de choses nouveau? Pour la France et pour l'Europe, la Révolution est à la fois un point d'arrivée et un point de départ. Elle ne commence pas plus en 1789 ou en 1787 qu'elle ne se termine en l'an VIII ou en 1815. Tout le passé la prépare et l'annonce, et, loin d'être finie aujourd'hui, elle se continue dans les faits comme dans nos âmes.

C'est dans cet esprit que M. Aulard allait donner son cours, mais avec une méthode de recherches toute nouvelle: l'étude critique des sources. Mais avant de voir l'historien à l'œuvre, nous voudrions dire qui il était et comment il s'était formé.

* * *

M. Alphonse Aulard, fils d'un professeur de philosophie, plus tard inspecteur d'Académie, est né à Montbron dans la Charente le 19 juillet 1849. Destiné à l'enseignement, il entre à l'Ecole normale supérieure de Paris en 1867, est nommé agrégé des lettres en 1871 et devient professeur aux lycées de Nîmes et de Nice (de 1871 à 1877). Il semble qu'au début de sa carrière, les lettres l'aient d'abord attiré, du moins ses deux thèses de doctorat, présentées en 1877, *De Gaii Asinii Pollionis vita et scriptis* et *Essai sur les idées philosophiques et l'inspiration de Léopardi*, sont des thèses littéraires. Tour à tour professeur aux facultés des lettres d'Aix, de Montpellier, de Dijon et de Poitiers, il est appelé en 1880 à Paris au Lycée Janson-de-Sailly. C'est à partir de ce moment qu'il publie ses premiers ouvrages d'histoire: *Les Orateurs de l'Assemblé Constituante* en 1882, une *Biographie*

populaire de Danton en 1884 et *Les Orateurs de la Constituante et de la Convention* en 1885. La même année, à une distribution de prix du Lycé Janson-de-Sailly, il prononce un discours sur *l'Education des hommes de la Révolution* qui n'a pas l'heur de plaire aux autorités scolaires: réfutant les allégations de Taine et des historiens de son école sur les chefs de la Révolution qui n'auraient été que des rhéteurs, de purs logiciens, des idéologues, n'agissant que d'après des axiomes de géométrie politique, M. Aulard prouvait au contraire que tous ces hommes avaient reçu une culture universitaire soignée, peut-être un peu trop latine au début, ce qui les avait poussés à la déclamation, mais qu'ils avaient corrigé ensuite ce défaut par l'expérience des affaires et acquis une instruction pratique, large et moderne.

Moins d'une année après ce discours, M. Aulard était nommé professeur à la Sorbonne, ce qui explique la colère des réactionnaires. „Il va nous donner, disaient-ils, non l'histoire de la Révolution, mais la version officielle des Jacobins." M. Aulard laissa dire et, sans fracas, prit possession de sa chaire. Très simplement il exposa son programme. Il ne cacha point ses sympathies pour la Révolution, mais ajouta que cela ne l'empêcherait point de la traiter comme n'importe quelle autre période de l'histoire. „L'honnête homme dans sa vie agissante, disait-il, a le devoir de prendre parti, mais en histoire il ne doit être l'interprète d'aucune des opinions qui nous divisent actuellement." On avait l'habitude alors, dans certains milieux républicains, de dire qu'il fallait accepter la Révolution en bloc sans faire le partage du bon et du mauvais, des vérités acquises et des erreurs, des actes d'héroïsme et des crimes. M. Aulard ne veut point de cette „admiration mystique et brutale". Parlant de Danton qu'il aime particulièrement, il dit à ses auditeurs:

> Vous ne m'en voudrez pas, Messieurs, si mon admiration pour Danton n'est pas religieuse, si j'use dans ce cours des droits de la critique historique, même et surtout quand il s'agit des figures les plus adorées. J'admire Danton, mais je vous parlerai de lui les textes à la main, conformément à ma méthode.

Cette méthode constitue la nouveauté de l'enseignement de M. Aulard. Il veut, comme il dit, détruire les légendes „aussi bien celles de gauche que celles de droite" et pour cela remonter

aux sources officielles. Il reconnaît que la tâche qu'il entreprend, est incommensurable. „C'est à peine, dit-il, si le quart ou le tiers des documents sur cette période ont été, je ne dis étudiés, mais inventoriés. Ce n'est pas la volonté qui a manqué, mais le temps. L'histoire de la Révolution sommeille encore dans les trois dépôts publics, les archives nationales, les archives de la guerre et les archives des affaires étrangères."

C'est à ce travail de dépouillement que procède d'abord M. Aulard aux côtés de plusieurs érudits, de M. Maurice Tourneux entre autres qui s'était chargé d'un travail devant lequel aurait reculé un bénédictin; il publie dès 1889 dans la *Collection des documents inédits sur l'histoire de France,* le *Recueil des actes du Comité du Salut public avec la Correspondance officielle des représentants en mission*, le *Recueil de documents sur la Société des Jacobins, Paris sous la réaction thérmidorienne et sous le Consulat, recueil de documents pour l'histoire de l'esprit public à Paris.*

Mais M. Aulard ne se contente pas de publier des documents, il en fait aussi la critique et crée une pépinière d'historiens nouveaux. Dans le cours qu'il donne à la Sorbonne, il consacre une leçon publique par semaine à une étude d'histoire révolutionnaire et deux conférences aux recherches, aux exercices pratiques, à l'analyse et à l'explication des documents. Dès lors toute une pléïade de chercheurs travaille sous sa direction. Donnant lui-même l'exemple, il publie une nouvelle édition des *Mémoires de Louvet* (1889), l'*Almanach des bizarreries humaines de Bailleul* (1889), les Mémoires de *Fournier l'Américain* (1890) et fonde en 1887 une revue historique, *La Révolution française,* qui a publié et publie encore une multitude d'études qui ont complètement renouvelé l'histoire de la Révolution.

Dans ses leçons publiques, M. Aulard ne laisse aucune place à la rhétorique et aux développements généraux. Inaugurant un enseignement qui depuis s'est acclimaté à la Sorbonne, il ne vise, comme il dit, qu'„à connaître les faits et à mettre ses auditeurs en face de la réalité nette et nue". — „Notre ambition d'historien, ajoute-t-il, si le mot n'est lui-même pas trop ambitieux, se bornera à quelques contributions précises sur des points particuliers". Les études qu'il a publiées montrent en effet une préférence mar-

quée pour les sujets nettement circonscrits: dans les essais réunis sous le titre de *Etudes et leçons sur la Révolution française*[1], je vois traités tour à tour le programme royaliste en 1789, le serment du jeu de Paume, la Société des Jacobins, André Chénier homme politique, la proclamation de la République en 1792, la presse officieuse sous la Terreur, Danton et les massacres de septembre, les causes et le lendemain du 18 brumaire, la diplomatie du premier comité du Salut public, la liberté individuelle sous Napoléon I, l'enfance et la jeunesse de Danton, la vie politique de Danton, l'Abbé Barbotin, Robert Rhum, etc.

Dans ses cours généraux, M. Aulard a abordé de grands sujets comme l'histoire du pouvoir exécutif en France, la Correspondance des représentants en mission, l'Assemblée constituante, le Comité du Salut public, la réaction thérmidorienne, le Consulat, le Concordat, l'Empire, la Convention, l'histoire gouvernementale de la France sous Napoléon I, sans parler d'études critiques importantes sur les historiens de la Révolution, les précurseurs d'abord, Thiers et Michelet ensuite, enfin Taine.

La simple énumération de ces travaux a déjà montré que M. Aulard est essentiellement un historien politique, et encore dans l'histoire politique que ce qui l'intéresse, c'est moins la diplomatie ou les guerres que l'histoire des gouvernements et des assemblées, celle des luttes de parti et celle des sociétés politiques. Il ne croit pas que l'homme pris individuellement ait en histoire l'importance que certains historiens voudraient lui voir.

> Nous ne sommes pas de ceux, dit-il, qui font tenir toute l'histoire dans la psychologie de quelques individus célèbres. Il ne nous semble pas que l'humanité civilisée soit conduite au progrès par un petit nombre de héros... Dans la France nouvelle, issue du mouvement de 1789, nous croyons voir que l'évolution s'opéra par des groupes spontanément organisés, groupes communaux, groupes nationaux et non par tel ou tel Français.

Chose curieuse, M. Aulard fait exception pour un homme, Louis XVI, et il en donne ces ingénieuses raisons:

> La personne de Louis XVI joua un rôle vraiment exceptionnel parce que c'était le roi, parce que la nation était royaliste, parce que, quand elle se groupa en communes et en nation au mois de juillet 1789, elle avait, par son amour et sa confiance unanime, chargé son chef héréditaire de présider à ce groupement, de diriger la Révolution.

---

[1]) Six volumes. Paris, Alcan, 1893 à 1911.

Cela étant, il n'était pas douteux que l'évolution commencée ne dût être facilitée ou contrariée, selon la conduite de Louis XVI, et c'est pourquoi la connaissance de son caractère est si importante pour l'histoire de la Révolution, quand, après tout, la psychologie d'hommes bien supérieurs en mérite, d'un Mirabeau ou d'un Robespierre, n'est pas indispensable pour comprendre l'ensemble du développement de cette histoire.

Je ne sais si M. Aulard a complètement raison et si par réaction contre la théorie du surhomme de Nietzsche, il n'est pas allé à son tour trop loin. Du moins, dans ses livres, ne trouve-t-on pas assez ce qu'il y a de trop dans Taine, la passion humaine. Envisageant la Révolution sous l'angle très particulier des théories politiques, les événements et les hommes passent dans son œuvre souvent au second plan. Chez Taine, on trouve uniquement la bête déchaînée; chez M. Aulard on voit surtout un peuple de législateurs.

La chose est surtout sensible dans son grand ouvrage l'*Histoire politique de la Révolution française,* publié en 1900. Ce livre n'est point, comme son titre pourrait le faire supposer, une histoire complète de la politique française pendant la période révolutionnaire. M. Aulard qui croit qu'en l'état de notre documentation les grandes synthèses sont prématurées, n'a voulu qu'écrire un essai sur le développement de l'idée démocratique et républicaine. A ses yeux le mouvement politique et social issu de 1789 s'inspira essentiellement de deux idées, l'égalité et la souveraineté populaire. Les législateurs de la Révolution ne le virent d'abord pas et essayèrent d'organiser une monarchie constitutionnelle, bourgeoise et censitaire. Celle-ci aurait peut-être pu vivre quelques années si le roi s'en était accommodé, mais sa conduite louche fit crouler ce premier édifice constitutionnel. La République bourgeoise fut alors remplacée par la République démocratique de 1793. Mais celle-ci ne put pas davantage vivre, minée qu'elle était par les dissensions à l'intérieur et par la guerre à l'extérieur. Les violences auxquelles elle fut contrainte, signèrent son arrêt de mort: une nouvelle république bourgeoise, celle du Directoire prit sa place après la réaction thermidorienne. Mais celle-ci, à son tour, fut balayée par les idées démocratiques et la République plébiscitaire du Consulat.

De cet exposé de faits, M. Aulard tire-t-il une conclusion? Il s'en garde bien. „J'ai voulu, dit-il, laisser parler les choses.“ Cependant il ne peut faire moins que de remarquer que si la République démocratique échoua dans sa tâche, c'est que le peuple français n'était alors pas assez instruit pour exercer sa souveraineté. „Instruire le peuple, dit-il, fut le véritable programme politique et social des républicains.“

On sait que ce programme n'a été réalisé que sous la troisième République et que M. Aulard en fut un des ouvriers les plus actifs. A ce propos il y aurait une intéressante étude à faire sur M. Aulard publiciste, car il a défendu ses idées d'instruction populaire dans plusieurs journaux, la *Justice,* l'*Aurore*, le *Siècle*, la *Dépêche* de Toulouse, où il s'est montré esprit très ouvert, „libéré de toute scolastique, comme il dit de Danton, très moderne, franchement tourné vers l'avenir, non sans tradition, mais sans pédantisme, qui se sert du passé et en profite sans en subir l'étreinte rétrogarde.“ Mais cela nous entraînerait trop loin et je préfère, pour terminer, dire quelques mots des trois autres ouvrages généraux de M. Aulard, *le Culte de la Raison et le Culte de l'Etre suprême* (1894), *Napoléon I et le Monopole universitaire* (1911), *Taine historien de la Révolution française* (1908)[1]).

* * *

On sait qu'une des thèses favorites de M. Aulard, reprise de Thiers, est que les Montagnards se sont décidés pour les moyens révolutionnaires par politique et non par fanatisme. Semblablement, dans ces cultes de la Révolution où les historiens n'ont voulu voir jusqu'alors que des fantaisies grotesques, écloses dans les cerveaux de rêveurs qui voulaient tenter de réaliser la pensée des philosophes du dix-huitième siècle, les uns celle des Encyclopédistes (culte de la Raison), les autres celle de Rousseau (culte de l'Etre suprême), il montre que ce furent des mouvements en réalité plus politiques que religieux. Au fort du danger des guerres vendéennes et des guerres de l'étranger, les chefs révolutionnaires s'imaginent qu'ils ne viendront à bout des menées des prêtres réfractaires fomentant la contre-révolution qu'en instaurant des cultes nationaux capables de sauver la patrie.

---

[1]) Le premier de ces volumes est édité à Paris chez Alcan; les deux autres chez Armand Colin.

Qu'il y ait beaucoup de vrai dans la thèse de M. Aulard, c'est ce que montrent les documents inédits et décisifs qu'il apporte, surtout en ce qui concerne les missions de certains patriotes dans les départements.

La thèse de *Napoléon I et le Monopole universitaire* est plus imprévue encore. On croit ordinairement que se système d'instruction sortit d'une pièce du cerveau de Napoléon, comme un fruit de son absolutisme. M. Aulard montre au contraire que Napoléon tâtonna longtemps avant de réaliser cette idée qui lui souriait surtout en ce qu'il y voyait un moyen de ruiner l'enseignement libre, d'esprit clérical. Je n'irais pas jusqu'à dire que M. Aulard fait de Napoléon un fils assez émancipé du dix-huitième siècle, mais tout au moins s'efforce-t-il de prouver que, dans les questions d'enseignement, l'empereur avait des idées très modernes, qu'il abhorrait le faux esprit littéraire des Jésuites contre lequel il voulait lutter en donnant une plus large place aux sciences exactes. Mais dans l'application de ces idées, il se heurta à l'hostilité plus ou moins déclarée de certains de ses conseillers, de Fontanes entre autres, le grand maître de l'Université. On a nié l'authenticité du mot de Napoléon „Je n'avais institué l'Université que pour enlever l'éducation aux prêtres. Fontanes n'a pas voulu me comprendre.“ M. Aulard prouve que ce mot répondait parfaitement à la situation. Et sa conclusion ne manque pas de piquant.

> Si le despositisme de Napoléon fut funeste à la France, fit avorter à demi la Révolution française, on voit, par l'exemple de l'Université impériale, qu'en réalité l'empereur ne fut pas le maître absolu, tout puissant, obéi au doigt et à l'oeil qu'une légende nous a montré. Plus obéi, certes, que ne l'avait été, je ne dis pas Louis XVI, mais même le Comité de Salut public, il dut cependant laisser passer bien des choses qu'aujourd'hui, dans notre état non monarchique, le pouvoir central ne tolérerait pas. Cette Université impériale, qui devait être son grand instrument de règne, non seulement ne servit pas ses desseins, mais les contraria, et contribua, par ses chefs, à sa chute finale. Quant au monopole, lorsque Napoléon voulut vraiment l'établir, presque personne n'obéit à ses ordres.

* * *

M. Aulard, on le voit, n'est nullement l'historien sectaire que certains voudraient représenter. On en trouve des preuves multiples dans ses livres. N'a-t-il pas un jour blâmé Vergiaud „d'avoir supprimé le problème religieux, de n'en avoir pas vu les côtés so-

ciaux"? Voilà une constatation, il faut l'avouer, qui n'a rien d'un anti-clérical farouche. Ailleurs, M. Aulard dont on connaît les sympathies pour la politique montagnarde, fait un bel éloge des chefs girondins et il ne craint pas d'appeler Mme Roland „cette admirable femme".

Cela n'empêche point les écrivains réactionnaires d'appeler M. Aulard un historien partial et dernièrement ils ont réédité cette accusation à propos du petit livre très mordant qu'il a écrit sur *Taine historien de la Révolution française.* Ils ont dit: „S'il attaque Taine avec une si grande vivacité, c'est que Taine est conservateur." Erreur profonde. M. Aulard a si peu de préventions à l'égard des historiens conservateurs qu'il vante les mérites de plusieurs d'entre eux, Mortimer-Ternaux et Sauzay, par exemple, dont la documentation est irréprochable. Mais il faut avouer que tel n'est pas le cas de Taine. M. Aulard a-t-il donc eu si tort de montrer cette fois d'une manière irréfutable que l'auteur des *Origines de la France contemporaine*, malgré l'appareil colossal de son érudition — notes, références et fiches d'archives, dont il encombre ses pages — a une documentation fragile; que celle-ci est à la fois insuffisante, partiale, étourdie et dénuée de critique; insuffisante et partiale parce qu'il n'a pu tout lire et que ses choix ont toujours été dictés par ses préférences personnelles; étourdie parce qu'il a lu les documents ou mal, ou trop vite, et qu'en les citant il les tronque souvent ou les dénature; dénuée de critique, parce qu'il accepte sans les contrôler tous les témoignages qui flattent sa passion politique? Non certes; à tous ces points de vue M. Aulard n'a rien dit qui ne fût rigoureusement vrai.

Que maintenant il ait constaté dans ce livre d'histoire des lacunes stupéfiantes, comme par exemple celle des Assemblées provinciales de l'Ancien Régime qui furent les premières tentatives importantes pour réformer l'état de choses existant, ou celle de la lutte non moins importante de la royauté avec les Parlements, qui saurait en faire un grief à M. Aulard? Comme historien, il a un idéal: il veut des livres qui narrent ou qui expliquent, non des livres qui ne sont que des portraits ou des tableaux faits de pièces rapportées en vue de l'effet littéraire et qui ne tiennent nullement compte de la chronologie, chose essentielle en histoire. M. Aulard ne nie pas que Taine ait des qualités littéraires et,

dans son ouvrage, il vante les pages sur le radicalisme, l'esprit classique, le raffinement de la vie de cour, la méthode scientifique du dix-huitième siècle et le portrait de Voltaire. Il n'en reste pas moins qu'à ses yeux Taine ne peut être considéré pour la Révolution comme un historien au témoignage duquel on peut faire appel.

A cet égard on n'a pas manqué d'insinuer que M. Aulard critiquait chez les autres ce qui lui manquait. Certes, M. Aulard, chef de la jeune école historique française, a une répugnance instinctive pour la rhétorique et ce qu'on appelle „le morceau". Filer des phrases lui semble indigne d'un historien. Mais cela ne veut pas dire qu'il soit insensible aux qualités de forme. Ses récits clairs, bien agencés, d'une composition rapide et souple, se lisent avec infiniment d'agrément. Narrateur avant tout, le modèle dont il s'inspirerait parmi les historiens français serait non Michelet, non Augustin Thierry, non Guizot, mais Thiers, l'historien des affaires, informé, vivant, lumineux. Dans une lettre adressée à Sainte-Beuve, Thiers définissait ainsi sa manière:

> Je regarde à l'histoire des littératures, et je vois que les chercheurs d'effets ont eu la durée non pas d'une génération, mais d'une mode; et vraiment ce n'est pas la peine de se tant tourmenter pour une telle immortalité. De plus, je les mets au défi de faire lire non pas vingt volumes, mais un seul. C'est une immense impertinence que de prétendre occuper si longtemps les autres de soi, c'est à dire de son style. Il n'y a que les choses exposées dans leur vérité, c'est à dire avec leur grandeur, leur variété, leur inépuisable fécondité, qui aient le droit de retenir le lecteur et qui le retiennent en effet.

Eh bien, M. Aulard pense comme Thiers. Lui qui a fait un si bel éloge des ouvrages historiques de ce dernier dont il vante la composition large et bien ordonnée, la clarté du style, clarté merveilleuse et géniale, définit à propos d'Auguste Comte le style qu'il aime: „un style clair, net, humain, où la pensée se voit dans toute sa structure et dans toutes ses nuances". Et c'est celui qu'on trouve dans ses ouvrages.

ZURICH ANTOINE GUILLAND

□□□